

ÉRIC JUILLOT

LE HUITIÈME  
CERCLE

ÉDITIONS MAÏA

**Découvrez notre catalogue sur :**  
**<https://editions-maia.com>**

Un grand merci à tous les participants de  
*simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre  
de voir le jour :

GILBERT CABASSO	JEAN-PAUL JUILLOT
LOUIS CHAPELAIN	JOSIANE JUILLOT
MARION CHAPELAIN	LUCAS JUILLOT
MICHEL CHAPELAIN	LOUISE MALLART
CHRISTOPHE CLAIR	ÉDOUARD MEHL
LENNY DAHAN	THOMIRE PASCAL
AGATHE DELIGNIERES	NICOLAS QUÉNU
ESTELLE DOUCET	CHARLES-ÉDOUARD SAINT
MAXIME FERRIEU	GUILHEM
MIREILLE GEORGEL-CLAIR	NICOLAS SATOR
CÉCILE GILLOT	ÉDOUARD VUIART
DELPHINE GIRARD	LUDOVIC WALTEFAUGLE
JOSETTE GROSIER	

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN : 978-2-37916-636-5

Dépôt légal : mars 2021





Il ne m'a fallu qu'une fraction de seconde. Lorsque je l'ai vu en train de brutaliser cette femme, de la forcer à monter dans le wagon sous une grêle de coups, j'ai senti se concentrer en moi la folle énergie que procure une haine longtemps contenue ; son visage était sec et d'une pâleur diaphane, en dépit de la colère qui l'animait ; seule la prunelle ardente de ses yeux révélait la jouissance que lui procurait l'instant. Sa tête, que je pouvais voir de profil, devint soudain pour moi le centre du monde ; durant ce bref instant, rien ne m'importait plus que de m'en approcher pour la réduire en bouillie. Mes gardiens venaient d'ôter les menottes qui m'entravaient, ils me poussaient dans le dos, presque négligemment, vers le wagon. Amusés par le spectacle que leur offrait leur collègue, persuadés que leur mission à mon sujet s'achevait, ils s'autorisaient à relâcher leur vigilance quelques secondes trop tôt.

Arrivé à portée du soudard qui maintenant tirait la femme par les cheveux, je sentis soudain mon pied s'élever avec une rapidité et une force qui me surprit. Je vis distinctement la pointe de ma chaussure heurter sa mâchoire, je sentis dans tout mon corps le choc de ses os brisés par le coup, puis la dislocation des chairs dans lesquelles je m'enfonçai. Je vis, comme au ralenti, sa tête, puis tout son corps, basculer vers l'arrière avant de heurter rudement le sol.

Jamais auparavant, je n'avais porté un coup avec une telle rage. Toute l'énergie brute de ma haine s'était concentrée dans mon pied. J'avais frappé cette ordure avec une force prodigieuse, que la perfection du geste redoublait. J'y avais mis, en cet instant précis, l'essentiel de moi-même, ce qui me restait de plus précieux, après tous les interrogatoires musclés qui m'avaient été infligés. Avant d'être livré au néant, le hasard venait de m'offrir l'occasion d'un dernier coup d'éclat : j'en avais bien profité.

Je suis absolument certain de l'avoir tué net. Entre le coup du lapin et le choc de sa tête sur le sol dur du quai

d'embarquement, il ne reste à l'évidence plus grand-chose de son cerveau. Avant de sombrer sous les coups de ses collègues, j'ai d'ailleurs entrevu la petite flaque de sang dans laquelle gisait sa tête inerte. Elle m'a semblé d'un magnifique incarnat, dont la vivacité, ultime manifestation de vie de celui que j'avais frappé, tranchait superbement avec la grisaille du quai.

Cela fait trois jours que le convoi a quitté Paris. C'est ce que Claire m'a appris. Claire, la femme que j'ai protégée en envoyant ad patres le type qui la battait. Elle a pris soin de moi depuis notre départ. Pris d'une forte fièvre, j'ai longtemps déliré, dit-elle. Je me souviens en effet d'avoir rêvé pendant un temps infini. Un rêve unique, rassérénant, peuplé de figures féminines protectrices : ma mère, ma sœur, Lucienne autant de visages familiers auxquels s'ajoutait, dans de rares moments de lucidité, celui de Claire penchée sur moi, affairée à soulager, dans la limite de ses maigres moyens, mon lamentable état. Je me souviens de cette sensation de soif, terrible et insatiable, qui décuplait mon tourment. Pour la réduire, Claire me faisait sucer un linge mouillé, qu'elle trempait régulièrement dans le seau d'eau que, par trois fois, à l'occasion d'un arrêt dans une gare inconnue, des gardes postés sur le quai avaient placé dans le wagon. Un seau pour vingt-quatre heures, alors que nous sommes des dizaines dans ce wagon à bestiaux ! Rien que ses mains pour boire, accroupis – pour ceux qui le pouvaient – tour à tour devant le seau.

Je me souviens aussi du métal de la paroi contre laquelle j'étais pelotonné, une grande pièce faisant tenir ensemble, du sol au plafond, les planches de bois brut formant cette paroi. Des heures durant, j'ai appliqué mon front contre ce métal froid pour soulager ma fièvre. J'avais le sentiment de faire corps avec cette matière. Bien qu'inerte, elle absorbait un peu de la chaleur que je dégageais et je crois, dans mon délire, l'avoir personnifiée assez pour éprouver à son égard une certaine gratitude. La soif me tenaillait tant que j'ai même, à plusieurs reprises, appliqué fébrilement ma bouche sur sa surface pour en recueillir, avec la langue, quelques gouttes de condensation. Souvent, mon regard courait tout au long de cette pièce. S'il montait trop haut, je la perdais dans l'obscurité du plafond ; mais avant cela, il me semblait que je m'élevais en la parcourant depuis le sol. Sa brillante était mon phare dans la nuit. Pour s'attacher aux choses, il

suffit, semble-t-il, d'y projeter une part de soi. Et plus l'homme est placé dans une situation désespérée, plus s'accroît son aptitude à investir psychiquement les éléments les plus triviaux de son environnement matériel. C'est en tout cas ce que j'ai ressenti au cours de ces trois journées de fièvre. Par cette pièce de métal, en y réfléchissant, j'avais même accès, dans l'exaltation de mon délire, à l'humanité tout entière. Je songeai souvent aux hommes qui avaient extrait le minerai métallique de la terre, à ceux qui l'avaient concentré et façonné dans leurs usines, à ceux, enfin, qui avaient installé sur ce wagon la pièce que je contemplais. Leur force et leur ingéniosité suscitaient mon admiration enthousiaste. Elles m'aidaient à garder confiance dans le genre humain, alors même que le résultat de leur travail garantissait mon enfermement. Ce paradoxe, pourtant, ne m'accablait pas dans ces moments-là, en raison peut-être de la fièvre qui embrumait mon esprit ou du fait, plus sûrement, de la formidable évasion en pensée que de telles idées autorisaient. J'arrivais ainsi à trouver le moyen d'une communion spirituelle avec l'humanité, dans une cage en fer et en bois que certains de ces membres avaient innocemment construite quelques années plus tôt

Rien ne peut cependant être comparé à la force que m'insuffla Claire au fil de ses journées irréelles. Le dévouement spontané de cette femme eut, sur mon corps aussi bien que sur mon esprit, d'étonnantes vertus. C'est elle qui me maintint résolument du côté des vivants. La douceur de sa peau, lorsqu'elle essuyait de ses mains mon visage ruisselant de sueur, l'intensité de son regard – qui m'atteignait au plus profond de ma fièvre –, sa constante affection teintée d'inquiétude... Tout, en elle, convergeait pour en faire l'incarnation de la Femme éternelle, source de vie et capable de protéger cette dernière dans les pires circonstances. Jamais je n'avais été si mal en point physiquement, jamais je n'avais eu autant de raisons de céder au désespoir, tant ma situation était précaire et mon avenir immédiat incertain. Jamais, pourtant, je ne sentis la vie en moi vaciller, fort que j'étais du soutien total de cette jeune femme qui me fit, au cours de ces journées terribles, le don gratuit de ses soins affectueux.

Aujourd'hui, je vais mieux. La fièvre a cessé. Je suis perclus de douleurs, mais aucune de mes blessures n'est mortelle, aucune ne sera même invalidante, pour autant que je puisse en

juger à ce stade. J'ai eu de la chance. Les gardes m'auraient sans doute battu à mort si le départ du train ne les en avait pas empêchés. Ils ont dû jeter mon corps inerte et ensanglanté dans le wagon, sans doute furieux de ne pas avoir pu finir leur tâche, ou persuadés, à l'inverse, que mes jours étaient comptés de toute façon. Désolé, messieurs, ce ne sera pas pour cette fois ! Cela ne signifie pas, cependant, que je rayonne de santé : j'ai perdu une incisive, mon nez est cassé, mes deux pommettes sont éclatées. Je dois également avoir plusieurs côtes fêlées ou cassées à gauche et je suis à maints endroits couvert de croûtes de sang séché et d'ecchymoses. En plus, j'ai souillé mon pantalon. Lucienne ne me reconnaîtrait pas. Étonnamment, je n'ai pas faim, alors que je n'ai rien avalé depuis trois jours. Claire avait réussi à mettre de côté pour moi un morceau du pain noir distribué par les gardes, mais quelqu'un le lui a volé pendant son sommeil.

Cela fait quatre jours et quatre nuits que nous avons quitté Paris. Direction l'est, d'après certains d'entre nous qui ont observé régulièrement la position du soleil, dont quelques faibles rayons pénètrent dans le wagon par deux lucarnes barrées de barbelés. Le fait est corroboré par plusieurs indices : des morceaux de pain et des biscuits, accompagnés de quelques mots de réconforts rapidement chuchotés, nous ont été clandestinement remis par des soutiens anonymes à l'occasion de haltes dans certaines gares où nous avons stationné wagon fermé. Cela ne s'est plus produit lors des derniers arrêts, ce qui laisse penser que nous ne sommes plus en France, mais en Allemagne. La dernière fois que notre seau d'eau a été rempli, ceux qui étaient près de la porte n'ont vu que des soldats allemands sur le quai.

Je ne pense pas que quiconque à bord du train soit surpris par cette destination. Les rumeurs qui circulent partout en France depuis plus de deux ans à propos de ces convois évoquaient toutes l'Allemagne, voire la Pologne, comme terminus pour les déportés. Après la campagne de 1940 et son issue désastreuse, il nous est donné de pénétrer au cœur du territoire ennemi ! Je n'ai toutefois pas le sentiment d'appartenir à une force d'occupation très vaillante.

À quelques mètres de moi, adossé à la même paroi, un homme pleurait depuis des heures. C'était un vieil homme, à en juger par sa voix. Il était manifestement submergé par une



détresse sans fond. Mais la pitié qu'il a inspirée à chacun s'est dissipée en quelques heures, pour céder la place à une irritation croissante, vite devenue intolérable. Nous lui en avons voulu de mettre à nu, par ses lamentations, la situation désespérée dans laquelle nous nous trouvons. Ses pleurs démontaient implacablement les illusions auxquelles nous cherchions à nous raccrocher. C'est pour cela que, passé un certain stade, il n'a plus été possible à certains d'entre nous de les supporter. D'abord des injonctions à se taire, dénuées d'effet, puis des injures et des menaces. Rien n'y faisait, le vieil homme continuait à pleurer et à gémir presque continuellement, muré dans son malheur. À la fin, un homme, fou de rage, s'est approché de lui vivement, à quatre pattes, bousculant les autres sur son passage. Il l'a attrapé par le col, l'a menacé une dernière fois, avant de le gifler. Alors le vieil homme s'est tu. Personne n'a reproché quoi que ce soit à son agresseur. Nous avons même ressenti, un court instant, de la reconnaissance à son égard ; avant l'accablement, avant la honte, certains ont pensé – j'en étais – que le vieil homme avait bien mérité d'être ainsi traité. Mais si tous savouraient le silence restauré, la fin des pleurs et des lamentations du vieillard, beaucoup, j'en suis sûr, méditaient sur la rapidité de leur propre déchéance.

Quelques heures après cet incident, le vieil homme mourut. Un homme assis à ses côtés s'en rendit compte lorsque son corps inerte s'affala sur lui à la faveur d'un cahot. Il en informa laconiquement le wagon : « Le vieux est mort » Personne ne fit de commentaire. À la tristesse et aux remords qui nous assaillirent soudain s'ajoutèrent très vite de sombres pensées, nées de l'idée que son sort préfigurait le nôtre, peut-être à très brève échéance. Si la vieillesse de son corps et sa faible résistance morale venaient d'en faire le premier mort du wagon, la vigueur de notre jeunesse et notre volonté farouche de survivre risquaient de ne pas peser lourd face à l'extrême dureté du traitement qui nous était infligé, dont nous n'avions sans doute connu que les prodromes au demeurant. Vivre quelques jours de plus ou de moins dans ces conditions, cela ne faisait, au fond, aucune différence.

Le vieil homme était mort loin des siens, au fond d'un abîme de chagrin et de souffrance dont aucun d'entre nous n'avait tenté de l'extraire.

Son cadavre fut allongé au pied d'une paroi. Il nous était impossible d'en faire autre chose bien que, ainsi disposé, il prenait la place de trois personnes assises. De surcroît, mus par une révérence innée devant la mort et, peut-être aussi, par de très prosaïques considérations sanitaires, ses voisins cherchèrent à maintenir entre eux et lui le plus de distance possible, ce qui aggrava un peu plus encore l'inconfort de tous.

Nous eûmes cependant à affronter une épreuve bien pire que celle de la mort de cet homme ; une épreuve qui fit céder en quelques dizaines d'heures la plupart des digues morales érigées en nous depuis l'enfance par nos parents et par la société. Après tout – et ce n'est pas être cynique que de le constater –, la gifle que nous avons collectivement infligée au vieil homme n'avait fait que précipiter son trépas de quelques heures. Sa mort ne pouvait pas nous être vraiment imputée. Il en alla autrement lorsque certains, cédant sous le poids d'un tourment trop longtemps enduré, basculèrent dans l'abjection. C'est la soif, l'horrible et inextinguible soif qui provoqua ce basculement. En procédant avec méthode, dans le calme et la discipline, nous pouvions espérer boire l'équivalent d'un ou deux verres d'eau par jour, accroupis tour à tour devant le seau dont nous recueillions le précieux contenu au creux de nos mains. C'était une quantité dramatiquement insuffisante, compte tenu de la chaleur étouffante qui régnait dans le wagon en ce début d'été. Si mon état lamentable au moment du départ avait initialement amoindri la torture naissante de la soif, j'eus tôt fait d'être saisi par elle, du fond de ma fièvre et de mon délire.

À mesure que cette torture s'amplifiait, la description que m'en avait faite avant-guerre le médecin principal Herson – qui était responsable de ma formation d'infirmier aux armées – me revenait à l'esprit. Herson avait passé plus de dix ans dans l'infanterie coloniale, dans l'une des unités de méharistes qui assuraient le contrôle des vastes étendues sahariennes du Soudan français. Il avait connu la soif à de nombreuses reprises, et en parlait comme de la plus épouvantable des épreuves qu'il avait affrontées. Elle réduisait l'homme à une pure sensation de souffrance impuissante, et pouvait rapidement le faire sombrer dans la démence. J'ai le souvenir de l'un de ses récits particulièrement dramatique. Intégré dans une colonne qui nomadisait depuis plusieurs jours, il avait perdu le contact avec les autres

membres de cette colonne en raison d'une tempête de sable. Il s'était retrouvé seul en plein désert, avec la compagnie inattendue d'un soldat nomade, de sa femme et de leurs deux enfants. Les nomades pouvaient en effet participer à ces longues opérations de police armée en compagnie de leur famille. Il fallut quatre jours à cet homme pour retrouver le chemin du poste, quatre jours au cours desquels ses deux enfants moururent de soif, alors même que ces naufragés des sables leur faisaient boire l'essentiel de leur maigre réserve en eau. Au moment où Herson, le nomade et sa femme atteignirent le poste, ils étaient à demi-fous et aux portes de la mort.

Aujourd'hui, je ressens les uns après les autres tous les symptômes que cet officier m'avait à l'époque longuement décrits, autant dans un but d'érudition que sous l'effet d'une rumination obsessionnelle à laquelle il lui était impossible de s'arracher. Le dessèchement de la peau – qui flétrit telle une fleur fanée –, de la bouche – qui ne salive plus –, l'épaississement de la langue – dont on se sait plus quoi faire et qui semble encombrer tout l'espace où elle se mouvait jusque-là librement ; l'atroce sensation de soif, cette torture de chaque instant, où toutes les cellules de mon corps s'unissent dans un hurlement silencieux pour exiger leur dû, comme la vibration intime, sourde et terrible d'un organisme qui sent la mort s'installer en lui, tout en s'y opposant frénétiquement. La soif, ce sont aussi des crampes très douloureuses, qui tenaillent les muscles à la manière d'un bourreau méthodique ; c'est, enfin, le basculement dans un délire de plus en plus complet, comme si l'esprit tentait de s'arracher à ce corps que la vie abandonne. L'irréel comme un refuge, comme l'espoir illusoire d'échapper au sort implacable. Au moins ce basculement entraîne-t-il la disparition de la soif ; symptôme inquiétant entre tous – puisqu'il scelle la fin du combat et l'acceptation d'une mort prochaine – il occasionne pourtant un authentique soulagement. Tout se met alors en place pour que la mort soit reçue sereinement, tel un plongeon libérateur dans le néant.

Pour mon malheur, j'ai parcouru tout ce calvaire, tout ce chemin de croix, toutes ces stations de souffrance au bout desquels il n'y a rien. Toutes, sauf l'ultime, comme si la mort n'avait à ce moment-là pas voulu de moi. J'étais pourtant devenu sa chose...